

J.V. Foix et Joan Brossa

Poèmes

traduits par Pierre Lartigue et Montserrat Prudon

Comment expliquer le peu d'intérêt en France pour la poésie catalane ? A-t-on publié des poèmes d'Ausias March après les études d'Amédée Pages dans les années 1920 ? Et pourtant, Ausias March, au crépuscule du quinzième siècle, n'est comparable qu'à Villon...

Quant à la poésie d'aujourd'hui, si l'œuvre d'Espriu est assez bien connue, deux Catalans, peut-être les plus importants, restent dans l'ombre. J.V. Foix et Joan Brossa. Puissent quelques textes réunis éveiller la curiosité de l'amateur !

J.V. Foix est né en 1893. Exalté par l'avant-garde, amoureux de la forme ancienne, ce traducteur de Tzara et Soupault choisit en exergue de ses livres des citations de Raimbaut de Vaqueiras, Dante ou Raymond Lulle. Dès 1920, par une démarche sévère et rigoureuse, il fait la liaison entre les troubadours et la poétique moderne mais il faut attendre 1936 pour que son premier livre de vers *Sol i de dol* soit composé à l'*Amic de les Arts*, à Barcelone... La guerre, puis l'interdiction de tout écrit catalan retardent encore de neuf ans sa sortie. Les *Œuvres poétiques complètes* seront publiées en 1974 en deux volumes aux éditions 62 à Barcelone.

Le premier poème retenu a été composé en 1918 pour saluer une exposition de Joan Miró. Le sonnet : *Pistes désertes* (qui fait écho au XXXV^e sonnet du canzoniere de Pétrarque : *Solo et penso i più deserti campi*) date de 1913. Il fut publié en 1932 en ouverture d'un recueil de proses : *KRTU*. Les quatre sonnets suivants appartiennent à *Sol i de dol*, *Lulle en plein soleil* à *Estrella de Perris* (1963) et la dernière prose à *Tocant à Mà* (1972).

Quant à Joan Brossa, il est né en 1919 à Barcelone. Passées les années de guerre, il rencontre Foix qui l'invite à étudier la métrique mais leurs écritures divergent profondément. Alors que le poème de Foix se déroule, obscur, selon une parfaite logique grammaticale et signifiante, celui de Brossa vise la discontinuité, l'éclatement de l'expression et des images.

Son travail s'appuie sur des formes diverses : poésie théâtrale, poésie visuelle, vers libre, proses, sonnets, sextines.

Les six premiers poèmes sont extraits de *Poèmes de seny i cabell* (1957-1963) ; *Nuit... et Je pense à une reine...* de *Poesia Rasa* (1943-1959). *La contradiction* a été publié dans *Poemes entre el zero i la terra* en 1951.

La sextine conceptuelle appartient au recueil intitulé : *Sextines 76*. Les quatre pièces suivantes, à *Ventí set sestines i un sonet*, fruit des années 1976-1977.

Elles sont parmi les plus mystérieuses car Brossa introduit dans leur complexe architecture une apparence de foisonnement indéterminé.

P.L.

J.V. Foix

1918

Clignotent les yeux clairs au clair des épis.
(Difficile de passer par les bois avec une image polychrome sur les
[bras !])

La mare inonde de rouges les anciennes filasses,
les éponges suivent à la trace le pas orageux des oliveraies,
les navires échouent sur le sec des musées.
Ils arriveront à vous, Miró ;
nombreux ils vous accosteront, Miró
— port de marins polygames et cossards étouffants,
de fureurs fleurissantes et bagarres de genièvre,
de fausses pyrénées avec du poivre sur les paupières,
de lettrés philippins, de félons criticards. —
Tous, ils refuseront, détracteurs, adulateurs,
les huiles philistines, les vernis bilingues,
l'apocryphe, le pastiche, l'Apollon moustachu,
la Vénus spectrale quand elle sort des poêles
l'ailé incirconcis et ses traites acquittées
qui erre dans l'Encan et se fait appeler Mercure,
les insulaires cagneux, du saindoux sur les cuisses,
l'androgyné goudronné, gelés les paysages
et leurs vaches à l'œil blessé qui remuent la queue,
le coup du balcon ouvert et les bruyères montserrattines.
Il est dur de piétiner tant de gibier mort ;
c'est une folie de hisser des chevelures écumantes aux antennes qui
[couchent l'ombre au plein des astres ;
nous serions fous de nous risquer à sauter par les fenêtres
sans prévenir Gertrudis de laisser les clefs dans l'ouverture de la brèche
des basses.
Dorénavant, rocs et roches, pleines
peupleront les friches et les dunes proscrites
et au fond du puits sec fleuriront les pierres.
Oh flore dégouttant des tuiles étrusques !
Face aux cercueils qui sont à la Pointe de la Ville
nous ferons le Saint Signal ; et une étoile à la boutonnière
nous viderons le charbon des barcasses au Portique des Notaires
et nous approvisionnerons, de nuit, les tavernes du Mole.

Joan :respirons le sparte dans la rue torte des Maîtres !
Rions bien haut quand pleureront les barbes
et ceux qui lissent les chapeaux claqué à l'ombre
des oliviers sauvages.

Sauvons l'esprit
Brûlons, partout, la lavande !
Au-delà de la nuit naviguent les ramasseurs de peau.

*

Pistes désertes et avenues mortes,
ombres sans ombre aux criques et aux plages,
coteaux cendrés dans les plus fous virages,
trophées d'amour aux fenêtres, aux portes.

Vers quel endroit, ô ma folie, emportes
tu ce corps, le mien, qui ne craint l'orage
ni ne s'étonne des mouvants parages
ou des mille spectres des villes mortes ?

Je ne sais périr en terre obscure
où ajuster pas et gestes divers
pour qui la solitude est art de vivre.

N'y a-t'il baigne ou caserne si dure.
non plus ponton sur la mer étrangère
où je sois davantage esclave et libre ?

*

O si prudemment et d'une langue légère
je savais préciser l'empire de l'esprit,
si par d'habiles mots je pouvais de mon style
maintenir la passion naissante prisonnière ;

et si, me refusant aux façons étrangères,
j'écrivais, douloureux, par une dure nuit
mon amour pour le Tout et le Rien, sans souci
du rare et de l'obscur. Si de l'âpre manière

de ceux qui le vulgaire parlèrent souverains,
j'étais — o Lulle o March, dans la clarté des signes,
rustique et mieux, sévère, capable de rimer

pour ceux-là qui viendront ; si pondérées et dignes
les choses que j'édicte gagnaient les lendemains,
sans miroirs, sans azurs, et sans harpes ni cygnes !

*

Savoir conter dans une langue vigoureuse
les élans, les désirs, les plaisirs, sans effort
rimer des mots choisis sur le rythme des cœurs
amoureux, fous ; et, sans aucune fantaisie

— doux défaillir ! —, poser des couronnes de lueurs
sur des êtres de chair, en oubliant les morts
et leur ombre royale, captiver d'un torse
superbe l'ensemble vital et rigoureux.

Savoir souffrir sans languir, et savoir aimer
sans espérer, hardi, appartenant au siècle,
craindre l'ennui et tendre au naufragé la main ;

vivre l'instant, ouvrir les yeux au lendemain,
du clair et de l'obscur suivre normes et règles,
et parmi les fous et les sages, raisonner.

*

Bruni et décoiffé, pieds nus, à l'aventure,
et par un sombre jour, sur les plages désertes
solitaire j'errais. J'imaginai inertes
des formes sans aura, sans nom, et leur peinture.

Je voyais, droits dressés hors de leur sépulture,
des hommes étranges avec la tête ouverte,
un flot de sang coulait de leur ombre incertaine,
et le ciel de la nuit durcissait leur figure.

Je soupirais, cherchant raison de ces images :
au juste que voyais-je ? Ces fantômes funestes
étaient-ils en moi ? Dans la nature sauvage ?

Et je recommençais mille fois mon enquête :
ces fictions — dont je vis — font-elles l'esclavage
de mon esprit ? Sont-elles mon chemin céleste ?

*

Entre les mauves et les ocres de l'impasse,
au soleil déclinant, tu arrives, lointaine ;
se taisent les oiseaux, la cloche, la fontaine,
et c'est un défaillir de fleurs lorsque tu passes.

Les yeux de pierre, comme un verre plein de larmes
mon cœur, je vais sans arme ni mesure en peine
avec mon héritage dans la Plus Haute Plaine
de ce monde nouveau, un singulier parage.

Si le plaisir m'exalte, l'angoisse me tient sur
l'abîme du moment. Alors toi, indolente,
sans au-delà ni lendemain, de Tout-capture

racine et fleur d'une incorruptible nature,
et forme uniforme de mentale semence,
te voici dans ma chair l'Immuable Présent.

LULLE EN PLEIN SOLEIL ET TOUT PRÈS DE LA PLAGE

Dans les rues ensoleillées de la ville la nouvelle court que Lulle à la barbe fleurie apparaît aux alentours de midi, au pied du monolite qui marque le milieu de la Ribera. On dit qu'il est vêtu d'une cote de maille sombre attachée avec un morceau de cuir vieux et distendu. On raconte qu'il s'assied sur un banc de pierre mal étayé, tout entouré de livres et de paperasses. Tantôt il regarde les vagues de la mer et les baigneurs écorchés, tantôt d'une plume d'oie il dessine des signes bizarres dans un cahier souvent fripé, feuilleté, qui sent le bois humide. Aujourd'hui j'ai voulu le voir. Après midi au pied même de la pierre commémorative un gros homme à longue barbe, véritable effigie de Raimon le fou, posait sur le sable sa veste de bure, son capuchon violet et il entrait dans l'eau entouré de clarté avec sur le bras droit un enfant qu'il tenait dressé comme s'il lui montrait la mer pour lui apprendre à nager. Je voulais emporter ses bouquins et son parchemin ; mais quelqu'un m'a tiré en arrière et m'a bandé les yeux avec des tissus rugueux. Il m'a dit à l'oreille des mots de l'antiquité et il a fait sur moi le signe de la croix avec des sels vierges. Il m'a obligé à chevaucher aveugle je ne sais quel bétail ailé rugissant et la lumière m'est revenue comme j'atterrissais dans les bruyères seul et déténébré par des ardeurs nouvelles près du pas de la Mauvaise Femme.

DANS TOUS LES PAYS OÙ NOUS ALLONS IL Y A UN HOMME TOUJOURS LE MÊME SUR CHAQUE PONT DE CHAQUE FLEUVE, RUISSEAU OU TORRENT.

Qu'est-ce qui fait dit Bet qu'il y ait un homme à chaque pont ? Presque toujours au milieu du gué, comme s'il guettait, espérant la crue. Ou le retour des étourneaux. Ou bien épiant l'autre homme, celui du pont en aval, attentif aux marchands qui passent avec des sacs de plomb pourris et de canelles épaisses. Ils retournent du littoral où les heures font la sieste. Qu'est-ce qui fait, dis-je, que cet homme du pont enveloppé de poussière ou fulgurant de corolles soit le même partout où je l'ai vu ? A Bruges, à Bordeaux, à Milo, à Minorque, l'homme du pont, avec sa cape millénaire et des fougères à perte de vue, il est le même, désireux de vents et d'orages. Sous le plafond des brumes, là où un pont sort du néant par une nuit chaude, il y a un homme dressé au-delà de lui-même, ferme dans l'attente, et dur, et sûr qu'il trouvera. Bet, une poudre d'eau sur les paupières, est descendu pas à pas par l'échelle appuyée au plus haut — où les tuiles, de nuit, se fendillent ensanglantées. D'une voix ancienne et avec des mots d'aujourd'hui il répétait : — *les ponts des fleuves, des ruisseaux et des torrents abolissent le temps.*

Joan Brossa

L'eau stagne peu de jours
sur ces prés
Un cheval et un bœuf sauvage,
par exemple.

*

A dix mètres de l'eau flotte un liège
qui ne suit pas le mouvement des vagues.
Qu'y a-t-il au fond de la mer ?

*

L'express arrive à 9 heures 30 en provenance de Madrid.
L'omnibus part à 8 heures 35 pour Valence.
Le rapide part à 12 heures 06.

Regarde :
ces quatre étoiles sont le chariot,
et les chevaux sont ces trois autres
qui vont devant.

ORACLE

Semble
une masse lumineuse cette
multitude d'étoiles.
Vous découvrez en plusieurs endroits du ciel
des taches qui ne sont, comme
la voie Lactée, que des
nids d'étoiles.

Vous observez
comme le scarabée monte sur le cristal,
vous éprouverez l'émotion que donnent les
choses lointaines. Demandez au
scarabée qu'il devine pour vous
quelque chose.

Où sera ma chance.
Si ma vie changera.

Ton
système solaire
est submergé dans l'immensité
de la Voie Lactée.

*

Au-dessus du mât, la Grande Ourse. Et là-bas il
y a l'étoile Polaire, à l'extrémité
de la Petite Ourse. Elle est comme la Grande
Ourse, mais ne brille pas autant.
Continuant la ligne droite,
qui relie les étoiles antérieures
de la Grande Ourse, nous arrivons à Cassiopée,
qui a la forme d'une chaise.
A la queue de la Grande Ourse il y a une
étoile de première grandeur.
Nous quittons Cassiopée et descendons
vers la Voie Lactée, nous trouvons
à gauche trois étoiles
qui appartiennent à une constellation
dont je ne me rappelle plus le nom.

Le soleil et la lune y exercent
attraction. Parfois elle monte
et parfois descend. Le vent
ne souffle pas avec beaucoup de force.
J'aime bien quand elle moutonne
et que les vagues battent les rochers
éclatent et forment des montagnes
d'écume.

NUIT

Au-delà de l'espace que nous apercevons brille une multitude
innombrable de mondes semblables au nôtre.
Ils tournent tous et sont mobiles.
Trente-sept millions de terres. Neuf millions cinq cent mille lunes.
Je pense avec effroi aux distances incalculables
et aux millions de globes morts
autour de soleils déjà éteints.
Je médite sur l'orgueil.
Que se passe-t-il au-delà des astres ?
On a arrosé le sol.
Une femme donne un baiser à une petite fille.
Aujourd'hui le souper a été délicieux.
On entend jouer un orgue de barbarie.
Il y a un miroir accroché au mur.

Entrez, entrez, la porte est grande ouverte.
Passent dehors un berger et un chiffonnier.

LA CONTRADICTION

L'hiver les jours sont plus courts.
En juin les jours sont très longs.

Le jour est le temps que dure la clarté du soleil.
La nuit est le temps pendant lequel on ne voit pas la clarté du jour.

La raison est en elle-même une source de connaissance.
Je respecte profondément les mystères et me sentirais coupable si j'avais l'orgueil de vouloir les comprendre.

Qui rêve d'une grenouille peut être sûr qu'il recevra un cadeau magnifique par grande faveur.
Il ne faut pas prendre les songes au pied de la lettre comme dans les livres de songe qui attribuent à chaque symbole une interprétation favorable ou défavorable.

Richard Wagner n'est pas simplement un génie, c'est un prophète ; les grands musiciens n'ont été que des précurseurs.
Cet art merveilleux et supérieur est en fin de compte incompréhensible et les toiles d'araignées se déposeront bientôt dessus.

Il est probable que la planète Mars soit habitée.
Il est indubitable que la vie se développe dans des conditions que seule la terre peut réunir.

Il est inutile de lutter ; cela ne conduit à rien.
Il faut que l'homme prenne en main son destin.

En dessous des villas qui sont dans le tournant,
le sable est plein de maisons pauvres,
de vraies baraques.

JE PENSE A UNE REINE QUAND TOMBE LE SOIR

Brûle-moi d'amour. Amour, tête en fête.
Pas encore. Seule fleurie. Lumière brille.
Tu as mis le feu. Haches. Où est le bronze ?
C'est ainsi. Déesse.

Nuit dans le cœur alêne puissante,
Le cor résonne de tout ce dont je me souviens.
Caisse pleine d'eau. Noir pays. Noir
Pays, oui, noir.

Noir. Saluons ensemble, mon amie
Nuit. Bonne nuit, mon amie. Noire
Hennissent les chevaux. Noir. Hennissent
Les chevaux. Noir.

Noir. Saluons ensemble, mon amie
Nuit. Bonne nuit, mon amie. Noire.
Nuit au fond du cœur. Noir. Regarde. Braises.
Les yeux sont braises.

Ardemment. Noir. Noir. Noir. Noire
Nuit dans le cœur alêne puissante,
Noire nuit dans le cœur. Pas moi. Non. Noir
Noir. Non. Noir !

Brûle-moi d'amour. Amour, tête en fête.
Entre nous il n'y a personne. Grotte.
Une harpe m'assoupit. C'est la pluie.
Tu ne m'accompagnes pas ?

SEXTINE CONCEPTUELLE

Il faut écrire six strophes de six décasyllabes et pour achever : un envoi de trois. Les mots rimes de la première strophe (qui doivent être uniquement des paroxytons, de préférence substantifs) se répètent à chaque strophe mais assemblés différemment et selon un ordre préconçu ; par rapport à la précédente, chaque strophe alterne les trois derniers mots rimes, assemblés en ordre inverse, avec les trois premiers, qui suivent l'ordre normal ; soit : chaque strophe, au premier vers, répète le mot-rime du sixième vers de la précédente ; au second vers celui du premier ; au troisième vers, celui du cinquième ; au quatrième vers, celui du second ; au cinquième vers, celui du quatrième ; et au sixième vers, celui du troisième. Dans l'envoi sont répétés les six mots rimes, deux à chaque vers, l'un à l'intérieur, l'autre en fin.

Outre la trouvaille des mots qui font rime (il ne s'agit pas d'identités de terminaison mais de mots identiques), il existe évidemment une certaine analogie entre ce genre médiéval et la musique dodécaphonique, écrite selon le principe sériel découvert par Arnold Schönberg.

A JOAN MIRÓ. SEXTINE POUR SON QUATRE-VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

Le toucher du songe, son regard plein de vie.
Surgit l'homme d'un assemblage de traits
les bras sont faits de cornes ; dans les taches
le soleil ouvre le profil d'un tout de signes
et nocturne nouveau, passe par feu et flammes,
cite le carnaval d'aujourd'hui, de toujours.

La vie exprime ses désirs de toujours.
Les éléments avancent, ils donnent vie
puis restent braise de leurs propres flammes.
Parmi les étoiles linéaires de quatre traits
les formes se confondent avec les signes
telle une harmonie qu'émettraient des taches.

Ici l'élément eau ce sont les taches.
Espace et vent vont unis, comme toujours.
La terre en ces tableaux ce sont les signes
— non ténèbres, mais clarté, vie —.
Le feu affine l'ongle des traits
si des points de couleur surgissent des flammes.

Miró chemine intact au milieu des flammes.
Une racine s'égoutte, éclatent les taches,
trompes et narines se moquent des traits
et les yeux regardent les yeux, miroirs de toujours.
Tout entouré de coqs, Miró peint la vie
et vit ses tableaux, jardinier de signes.

La lumière et le son se perçoivent aux signes.
La liberté saute aux yeux, émet des flammes,
impulse par les pieds la force de la vie ;
chante chante le bleu d'une fontaine de taches
et jaillissent des feuilles du corps humain, toujours
au-delà d'un penser qui se tisse aux traits.

Laissons le soleil à terre sans traits.
La lune voit de loin et parle par signes,
sans que se perdent ses rayons car toujours
à l'origine remontent quatre flammes
avec crête ou bonnet catalan. Ainsi les taches
n'empêchent pas notre retour de la mort à la vie.

Miró donne la vie par les points et les traits ;
une haleine sort des taches et des signes.
Amour et flamme resteront pour toujours.

SEXTINE

Pour ton anniversaire

L'homme, la femme célèbrent une fête,
la lune, le soleil avancent la besogne,
la terre abandonne une même eau
comme l'eau abandonne une même terre.
La note juste est d'une poignée d'herbes
avec rocailles dedans, lestées de sable.

Au calendrier peu à peu tombe le sable,
et la besogne est après-midi de fête.
Au fond des fonds, mon amour, volent les herbes,
et la fête s'empare de la besogne ;
l'eau chargée de fleurs retourne vers la terre
et les fleurs, les fruits ont racine dans l'eau.

La nuit et le jour perdurent à fleur d'eau,
le nord et le sud se cachent dans le sable ;
et les eaux suivent la course de la terre,
la besogne a mis ses vêtements de fête
quand nous applaudissons de l'ongle la besogne
et que tintent les sonnailles dans les herbes.

Le fer et le bois protègent dans les herbes
un ordre pour convaincre le feu et l'eau.
La droite et la gauche ont pressé la besogne
et la vie éparpille les grains de sable
gagnée par celui qui va de fête en fête
allumant le meilleur des feux sur sa terre.

La lumière et l'ombre, amour, l'eau et la terre
sentent venir une barque pleine d'herbes.
Ici nul rocher ne détruira la fête
et nulle épine au côté abrupt de l'eau
n'embrasera ténèbres aux bancs de sable ;
jeter le sel à l'huile est bonne besogne.

Le froid et le chaud commencent leur besogne
et fixement se meuvent tels mer et terre.
Les oh d'admiration deviennent du sable.
Le ton te convient et le rythme des herbes.
Les mots ouvrent des paysages dans l'eau,
les sentiments en font une grande fête.

Elle invite à la fête, amour, ma besogne
à des trouées dans l'eau et à ras de terre
à passer au fil d'herbes les grains de sable

Fontanilles, septembre 1976

SEXTINE PAR PLUIE BATTANTE

Je reverrai le trésor de la forêt
que la vie recèle dans un moulin d'heures
et où le simple joyau d'un lot de jours
trace la portée du matin et du soir
jetant par bouquets les fleurs à toute faute
en lieu plaisant avec touffes de pluie.

Apporte la vague ses bras à la pluie ;
un défilé de rocs mène à la forêt
et pour finir nous voyons à qui la faute
quand la fenêtre chasse en dehors des heures.
Les cahots cassent la lâcheté du soir,
à la taverne on joue des nuits et des jours.

Sort un réchaud du brouillamini des jours,
les meubles savent bien qui donne la pluie.
Et froissent l'œillet les lumières du soir
et mouille les ruelles qu'emplit la forêt
une étrange sorte de petites heures.
— Au plaisir de l'un, l'autre ne voit que faute —.

Je suis mon chemin et la saute sans faute ;
recouverts par la fumée roulent les jours
poussés par des faits qui durent peu d'heures.
Pluie lavée de pleurs ou pleurs lavés de pluie ?
Cette chose en mon cœur est une forêt
qui égaie les couleurs quand tombe le soir.

Torte en sa racine qu'allonge le soir,
ses colonnes sont esclaves de la faute.
Qu'est-ce qui bat derrière cette forêt
d'arbres debout dormant des jours et des jours ?
On dit que c'est sans fin et tombe la pluie
par routine et remplit le puits des douze heures.

Les uns les autres se trompent à toute heure ;
les dents ont des drapeaux quand vient le soir ;
les heures au creux des mains et tant de pluie,
on dirait qu'être mortel est une faute
parce que notre sable ce sont les jours,
une barque d'instant fait une forêt.

Si la mer est une forêt, bonnes heures
donnent les jours et, lorsqu'arrive le soir
il faut marier la faute et le temps de pluie.

SEXTINE DE LA VIE EN L'AIR OU L'APOTHICAIRE BOÎTEUX

Plus douloureux peut-être est rêver de danse
qu'assurer des coups, la nuit, à quatre pas.
Bon lit bonne table au milieu des Ramblas
pour enfiler la saignée qui porte l'ombre.
Autant de femmes et remèdes que chèvres
qui gardent leurs fromages dans les rochers.

Tout pue, tout a vertu en haut des rochers ;
tant qu'il y a la vie l'espérance danse.
La pierre est un chevet qui est plein de chèvres
et prendront conscience de leur mal les pas
que tu feras à l'heure de plus grande ombre.
Ne vas pas chercher farine aux Ramblas.

S'allant promener de Rambla en Rambla,
l'argent repose tout en haut des rochers.
Mange lettrines celui qui aime l'ombre.
Sans cuiller il n'est pas question de la danse.
L'huile plein les poches nous faisons trois pas,
le mal le plus sale au fumier mène chèvres.

Se trompe de remède qui donne aux chèvres
le poisson de l'eau fraîche. Sur la Rambla
les feuilles s'usent d'un va-et-vient de pas.
Retire les dés aux doigts de ces rochers ;
baigne les poulets quand va mourir la danse.
Ne te lie pas les mains tu pourrais faire ombre.

Mieux valent les replis d'un vêtement d'ombre
que se rassasier de la sauce des chèvres.
Corps et poche prolongent neuve la danse
et se mettre à dormir au cœur des Ramblas
ne peut pas enlever la vie des rochers.
Les crêtes, les croûtes sont pleines de pas.

La faim nous pousse à des passes et des pas.
Les pulmonies apportent la mauvaise ombre
et plus il pleut pissent roches et rochers.
Voici que la langue s'en va vers les chèvres,
l'or urine sur les bouquets aux Ramblas.
Il revient à chacun un mort et qui danse.

Je vois que la danse passe par les pas.
Rambla d'amont et d'aval, travaille à l'ombre
tandis que les chèvres fuient dans les rochers.

FACE A FACE AVEC DES BOIS PLEINS DE BROUSSAILLE

Je saisirai une pomme et une dague,
j'allumerai le feu d'un paquet de vers,
je me peindrai de bleu le dos ou la face ;
parfois coule du sang du nez des nuages ;
et je sais où il pleut dans une maison,
pour allumer le feu j'ai de la broussaille.

L'ombre s'en va de l'arbre de la broussaille
et tombent les quatre gouttes de la dague ;
les fils s'allongent à couvert de maison,
et les plus étranges nœuds secouent les vers.
Je ne connais pas les yeux peints aux nuages
quand regarder les eaux colore la face.

Soleil et lune sont comme masque et face
des astres qui font nid de toute broussaille.
Si la mer a faim de poussière, de nuages,
je ne peux mieux faire un poisson de ma dague,
ni d'une fontaine coulant sur les vers
ne puis éviter les bois dans la maison.

Les intermèdes fleurissent, tous maison.
La porte franchie je toucherai ma face
et je donnerai en mangeant forme aux vers ;
je laisse charrue et sillons sans broussaille,
je jette le couteau, le poignard, la dague,
dans la mer qui n'accueille pas les nuages.

Sans clarté le pincer qui ravit les nuages,
j'affûte un rai de lune dans la maison ;
je fais sonner à la volée de la dague
et ne tourne jamais en chemin la face
si je trouve des bolets dans la broussaille.
La terre mange la semence des vers.

Avec jeux de mains, ami de tant de vers,
je vois des ciels sous des toits pleins de nuages.
Passe le cheval des boueux, la broussaille.
Sur quels labours dois-je peindre ma maison ?
Compagnons je n'aime pas le pile ou face,
ni poignarder mes bons voisins d'une dague.

La dague jetée, du seul effet des vers
je sors de chez moi la santé des nuages,
face à face avec des bois pleins de broussaille.

Poèmes traduits par Pierre Lartigue
et Montserrat Prudon